

tence antérieure d'édifices en bois ; ces œuvres anciennes, par leur fini, indiquent bien qu'elles sont l'œuvre non de débutants, mais d'artistes et d'ouvriers expérimentés qui, au III^e siècle, ont substitué la pierre au bois. Laissant de côté les grands piliers monolithes d'Açoka, on ne trouve guère à relever à fleur du sol, en attendant des fouilles systématiques, que les débris des balustrades de Bodh Gayâ et de Barhut et les portes de Sânci qui remontent au II^e siècle avant Jésus-Christ. Ce qui caractérise ces anciennes sculptures, c'est qu'elles représentent la vie du Buddha *sans* le Buddha ; les fidèles rendent hommage devant un trône qui est vide, non par suite de l'incapacité des artistes de reproduire une image du Bienheureux, mais par suite de la tradition, de la coutume. Quelle est la cause de cette abstention ? Le problème est délicat, mais ne paraît guère soluble ; les explications données jusqu'ici ne sont pas satisfaisantes.

Contrairement à ce qui s'est passé pour le Christianisme, le Bouddhisme n'a connu que tardivement les images de son fondateur ; l'art de présenter la figure humaine était peu répandu dans l'Inde avant Alexandre, non qu'on y fut hostile, mais parce que l'idée ne s'en était même pas présentée à l'esprit indien. Il est probable qu'il doit son origine aux quatre grands pèlerinages primitifs. Avant la transformation apportée dans l'art bouddhique par la révolution Gandhârienne, on peut supposer que premièrement, dès le V^e siècle, il y eut une production locale aux quatre grands centres de pèlerinages, ainsi que le colportage dans l'intérieur de l'Inde de grossières ou rudimentaires images des « saints vestiges » subsistant sur l'emplacement des sites miraculeux, repré-